

Le sixiesme livre des poemes de Pierre de Ronsard gentil-homme vandosmois, dedié à Monsieur de Belot Conseiller & Maistre des Requestes de l'hostel du Roy. A Paris, Par Jean Dallier Libraire, demeurant sur le Pont saint Michel à l'enseigne de la Rose blanche. 1569. Avec Privilege du Roy.

Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes XV*, éd. Laumonier, Nizet, Paris, 1982, pp. 76-84.

Ré-éditions : dans les *Œuvres* de 1571, 1573, 1578, 1584, 1587 [variantes non reportées ici]

**LA SALADE.
A AMA. JAMYN**

- Lave ta main blanche, gaillarde & nette,
Suy mes talons, apporte une serviette,
Allon cueillir la salade, & faisons
Part à noz ans des fruitz de la saison.
- 5 D'un vague pas, d'une veuë escartée,
Deçà delà jettée & regettée,
Or' sur la rive, ores sur un fossé,
Or' sur un champ en paresse laissé
Du laboureur, qui de luy-mesme apporte
- 10 Sans cultiver herbes de toute sorte,
Je m'en iray solitaire à l'escart.
Tu t'en iras, Jamyn, d'une autre part
Chercher songneux, la bourslette toffuë,
La pasquerette à la fueille menuë,
- 15 La pimprenelle heureuse pour le sang,
Et pour la ratte, & pour le mal de flanc,
Et je cueill'ray, compagne de la mousse,
La responsette à la racine douce,
Et le bouton de nouveaux groiseliens
- 20 Qui le Printemps annoncent les premiers.
Puis en lysant l'ingenieux Ovide
En ces beaux vers où d'Amour il est guide,
Regangnerons le logis pas à pas :
Là recourant jusqu'au coude nos bras,
- 25 Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fontaine,
La blanchirons de sel en meinte part,
L'arrouserons de vinaigre rosart,
L'engresserons de l'huile de Provence :
- 30 L'huile qui vient aux oliviers de France
Rompt l'estomac, & ne vaut du tout rien.
Voilà, Jamyn, voilà mon souv'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Cette execrable horrible fiebvre quarte
- 35 Qui me consomme & le corps & le cœur
Et me fait vivre en extreme languueur.
Tu me diras que la fiebvre m'abuze,
Que je suis fol, ma salade & ma Muse :
Tu diras vray : je le veux estre aussy,
- 40 Telle fureur me guarist mon soucy.
- Tu me diras que la vie est meilleure
Des importuns, qui vivent à toute heure
Aupres des Grandz en credit, & bonheur,
Enorgueilliz de pompes & d'honneur :
- 45 Je le sçay bien, mais je ne le veuz faire,
Car telle vie à la mienne est contraire.
Il faut mentir, flater, & courtizer,
Rire sans ris, sa face deguiser
Au front d'autruy, & je ne le veux faire,
- 50 Car telle vie à la mienne est contraire.
Je suis pour suivre à la trace une Court,
Trop maladif, trop paresseux, & sourd,
Et trop creintif : au reste je demande
Un doux repos, & ne veux plus qu'on pende
- 55 Comme un pongnard, les soucis sur mon front.
En peu de temps les Courtizans s'en vont
En chef grison, ou meurent sur un coffre.
Dieu pour salaire un tel present leur offre
D'avoir gasté leur gentil naturel
- 60 D'ambition & de bien temporel.
Un bien mondain, qui s'enfuit à la trace,
Dont ne jouïst l'acquéreur, ny sa race :
Ou bien, Jamin, ilz n'auront point d'enfans,
Ou ilz seront en la fleur de leurs ans
- 65 Disgratiez par Fortune ou par vice,
Ou ceux qu'ilz ont retrompez d'artifice
Les apastant par subtiles raisons,
Feront au Ciel voiler leurs oraisons :
Dieu s'en courrouce, & veux qu'un pot de terre
- 70 Soit foudroyé, sans qu'il face la guerre
Contr'e le Ciel, & serve qu'en tout lieu
L'Ambition est desplaisante à Dieu,
Et la faveur qui n'est que vaine bouë,
Dont le destin en nous moquant se jouë :
- 75 D'où la Fortune aux retours inconstans
A la parfin les tombe malcontens,
Montrant à tous par leur cheute soudaine
Que c'est du vent que la farce mondaine,
Et que l'home est tresmal'heureux qui vit
- 80 En court estrange, & meurt loing de son lit.

Loing de moy soit la faveur & la pompe,
 Qui d'aparence, en se fardant, nous trompe,
 Ains qui nous lime & nous ronge au dedans
 D'ambition & de soucis mordans.

85 L'ambition, les soucis & l'envie,
 Et tout cela qui meurdrist nostre vie,
 Semblent des Dieux à tels hommes, qui n'ont
 Ny foy au cœur, ny honte sur le front :
 Telz hommes sont colosses inutilles,

90 Beaux par dehors, dedans pleins de chevilles,
 Barres & clous qui serrent ces grandz corps :
 En les voyant dorez par le dehors,
 Un Jupiter, Appollon, ou Neptune,
 Chacun revere & doute leur fortune :

95 Et toutefois tel ouvrage trompeur,
 Par sa hauteur ne fait seulement peur
 Qu'aux idiotz : mais l'home qui est sage
 Passant par là ne fait cas de l'ouvrage :
 Ains en esprit il desdaigne ces Dieux,

100 Portraits de plastre, & luy fachent les yeux,
 Sujets aux vents, au froid & à la poudre.
 Le pauvre sot qui voit rougir la foudre
 A longs rayons dedans leur dextre main,
 Ou le trident à trois pointes d'airain,

105 Craint & pallist devant si grand Colosse,
 Qui n'a vertu que l'aparence grosse.
 Lourde, pesante, & qui ne peut en rien
 Aux regardans faire ny mal ny bien,
 Sinon aux fatz, où la sottize abonde,

110 Qui à crédit craignent le rien du Monde.
 Les pauvres s'ont dignes de tous mechefz
 Ne sçavent pas que c'est un jeu d'eschetz
 Que nostre courte & miserable vie.
 Et qu'aussy tost que la Mort l'a ravie

115 Dedans le sac somes mis à la fois
 Tous pesle mesle, & Laboueurs & Rois,
 Valetz, Seigneurs en mesme sepulture.
 Telle est la loy de la bonne Nature,
 Et de la Terre, en son ventre qui prend

120 De fosse egalle & le Pauvre & le Grand,
 Et montre bien que la gloire mondaine.
 Et la grandeur est une chose vaine.
 Ah ! que me plaist ce vers Virgilian

Où le vieillard pere Corytian
 125 Avecq' sa marre en travaillant cultive
 A tour de bras sa terre non oysive
 Et vers le soir sans achepter si cher
 Vin en taverne, ou chair chez le boucher,
 Alloit chargeant sa table de viandes,

130 Qui luy sembloient plus douces & friandes
 Avecq' la faim, que celles des Seigneurs
 Pleines de pompe & de fardez honneurs,
 Qui, desdaigneux, de cent viandes changent
 Sans aucun goust : car sans goust ilz les mangent.

135 Lequel des deux estoit le plus heureux,
 Ou ce grand Crasse en escus plantureux,
 Qui pour n'avoir les honneurs de Pompée
 Alla sentir la Parthienne espée,
 Ou ce vieillard qui son champ cultivoit

140 Et sans voir Rome en son jardin vivoit ?
 Si nous sçavions, ce disoit Hesiodé,
 Combien nous sert l'asphodelle, & la mode
 De l'acoutrer, heureux l'home seroit,
 Et la Moitié le Tout surpasseroit :

145 Par la Moitié il entendoit la vie
 Sans aucun fard des laboueurs suivie,
 Qui vivent sains du labeur de leurs doigtz,
 Et par le Tout les delices des Rois.
 La Nature est, ce dit le bon Horace,

150 De peu contente, & nostre humaine race
 Ne quiert beaucoup : mais nous la corrompons
 Et par le trop Nature nous trompons.
 C'est trop presché : donne moy ma salade :
 El' ne vaut rien (dis-tu) pour un malade !

155 Hé ! quoy, Jamyn, tu fais le Medecin !
 Laisse moy vivre au moins jusqu'à la fin
 Tout à mon aise, & ne sois triste Augure
 Soit à ma vie ou à ma mort future,
 Car tu ne peux, n'y moy, pour tout secours

160 Faire plus longs ou plus petis mes jours :
 Il faut charger la barque Stygieuse :
 » La barque, c'est la Biere sommeilleuse
 » Faite en bateau : le naistre est le trepas :
 » Sans naistre icy l'home ne mourroit pas :

165 » Fol qui d'ailleurs autre bien se propose,
 » Naissance & mort est une mesme chose.